

LE PRÉCURSEUR,

JOURNAL CONSTITUTIONNEL DE LYON ET DU MIDI.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

Ce Journal paraît tous les jours excepté le lundi. — Le prix de l'abonnement est de 16 fr. pour trois mois, 31 fr. pour six mois, et 60 fr. pour l'année. — Affranchissemens pour l'étranger, 2 fr. par trimestre. — On s'abonne à Lyon, rue Saint-Dominique, passage Couderc au deuxième étage; à Paris, chez M. SAUREL, libraire, place de la Bourse, et chez tous les Libraires et Directeurs des Postes. — Les lettres et paquets doivent être affranchis.

LYON, 16 octobre 1827.

La Gazette universelle de Lyon est sans contredit le journal politique le plus intéressant de l'époque actuelle. C'est dans cette feuille que paraissent les articles que la Gazette de France a encore assez de pudeur pour ne point publier. Ce qui semblerait trop cru, trop fort, ou inopportun au journal parisien, est envoyé à Lyon, et de là revient à Paris avec le passe-port de la censure lyonnaise. On a l'air de n'y pas attacher d'importance, et cependant on y tient beaucoup: c'est une espèce de ballon d'essai, lancé devant le public, en attendant le départ du grand aérostat: c'est une manière de préparer les esprits, pour éviter un à-coup de surprise.

Nous avons rappelé hier les vœux de la Gazette de Lyon pour une réforme électorale; aujourd'hui, nous devons signaler une hardiesse plus grande de la part des rédacteurs de ce journal et de la faction dont ils sont l'organe. Sous un gouvernement représentatif, il est permis sans doute de discuter sagement le plus ou le moins de mérite de la législation, de signaler les inconvéniens des lois, et d'en désirer la réforme; mais chez tous les peuples, dans toutes les nations, les actes du pouvoir judiciaire sont hors de la critique des écrivains. On en conçoit la raison: les tribunaux ont pardessus tout besoin de la considération publique, et quand on est arrivé à ce point d'attaquer impuamment leurs actes dans des pamphlets ou des écrits périodiques, cette considération est en péril, et par suite l'indépendance et l'autorité de la judicature n'ont plus de garantie.

Le jugement rendu par le tribunal correctionnel de Paris, au sujet de la relation des obsèques de M. Manuel, n'a pas satisfait la Gazette de Lyon, et elle a exprimé son mécontentement en termes non équivoques. « Ce jugement, dit-elle, restera comme un des monumens de la tendance qui se manifeste depuis quelques tems dans une partie encore assez petite de notre établissement judiciaire. » Voilà donc une partie de notre magistrature inamovible, et assurément la plus respectable de l'état, accusée d'une tendance pernicieuse. Quelle est cette tendance? La Gazette ne le dit pas; mais elle la croit bien funeste, puisqu'elle invoque contre elle tous les foudres du gouvernement. « Il y a mille voies légales, ajoute-t-elle, pour obvier à ce que les tribunaux ne redeviennent pas, comme ils l'ont été à plusieurs époques de la monarchie, un des périls de l'état. Rien n'est facile comme de les contenir dans leurs limites; et l'opinion la plus forte et la plus imposante accueillera avec applaudissemens toutes les mesures qui ramèneront la sécurité de ce côté-là. On conçoit que des corps anciens et puissans, comme les parlemens, comme les assemblées des états-généraux, puissent devenir dans des momens de crise des obstacles redoutables; mais l'histoire ne pardonnerait pas à un gouvernement qui se laisserait ébranler par des sentences de police correctionnelle. »

Depuis les considérans d'une ordonnance devenue fameuse dans les fastes ministériels, on n'a rien écrit de plus fort contre la magistrature, et l'on s'étonne d'autant plus d'un tel excès de hardiesse, que nous vivons dans un tems où la presse périodique est privée de liberté. (L'Écho du Nord.)

Un événement déplorable, mais bien moins grave encore qu'on ne le répand dans le public, est arrivé lundi 15 de ce mois, entre 3 et 4 heures du soir, dans l'atelier d'artificier de M. Arban, situé dans la presqu'île Perrache. Trois personnes étaient occupées aux préparatifs du feu qui doit être tiré le 4 novembre prochain, pour la fête du roi; le fils aîné de M. Arban, un de ses amis, et un jeune ouvrier nommé Jean Charriot. Celui-ci ayant mis de la poudre dans un moulin, pour le mieux fermer, enfonçait le couvercle en le frappant avec un marteau; la pression de l'air a enflammé la poudre, et le petit bâtiment consacré au seul atelier, a été enlevé par l'explosion. L'ouvrier, grièvement blessé, a été porté de suite à l'Hôtel-Dieu où, dans la nuit du même jour, il est mort victime de sa fatale imprudence. Le fils Arban et son ami n'ont eu que de légères blessures, et leur état ne présente heureusement aucun danger.

Il n'y avait pas plus de douze livres de poudre dans l'atelier.

— Un des bateaux remorqueurs de la compagnie Bourdon a fait hier une expérience sur la Saône: malgré la hauteur de la rivière, elle a parfaitement réussi, et un seul bateau à vapeur en a remorqué deux autres chargés de marchandises, depuis Ainay jusqu'au-dessus du Pont-de-Pierre.

— M. Comberry, directeur de l'institution des Sourds-Muets de Lyon, est en ce moment à Marseille, d'où il doit ramener plusieurs élèves pour son établissement.

— Lyon n'est pas la seule ville de province qui ait son répertoire du cru: on monte sur le Grand-Théâtre de Marseille un mélodrame intitulé: Jules César ou le Premier Siège de Marseille. Un vaudeville intitulé La Mandiante, est encore annoncé comme la production d'un marseillais.

— M. Barthélemy est parti pour Paris, où il doit faire imprimer le nouveau poème qu'il a composé à Marseille de société avec M. Mery.

— M. le Dauphin vient de faire remettre à M. le préfet du Puy-de-Dôme, une somme de 1,000 fr., pour être répartie entre ceux de ses administrés du village de Gourdon, commune de Montaignut-le-Flaac, et du bourg de Chambon, qui ont le plus souffert des suites des incendies des 24 juillet et 10 septembre derniers, et dont il a fait connaître la déplorable position à S. A. R.

(Ami de la Charte de Clermont.)

— Notre correspondant particulier de Marseille nous donne, à la date du 15 octobre, les détails du combat naval qui a eu lieu entre les escadres française et algérienne, (voir notre dernier numéro) et il ajoute:

« Si l'on doit ajouter foi à ce que l'on écrit sur ce petit combat, c'est que pendant qu'il avait lieu, quatre bâtimens étaient parvenus à gagner le large pour aller en croisière. On a des nouvelles certaines que le 20 septembre six goëlettes étaient armées et prêtes à sortir d'Alger. Ce qui prouverait la vérité de cette nouvelle, c'est un supplément de bâtimens armés qui sont destinés à croiser sur le cap Bon, et à escorter les navires français, etc. »

Le convoi qui part ordinairement les 10 et 25 de chaque mois pour le détroit, a été arrêté par ordre supérieur. On a formé beaucoup de conjectures, qui se sont dissipées par un ordre positif qui lui a été donné de mettre à la mer aussitôt que le tems le permettrait. Ce convoi est parti hier sous l'escorte du brick l'Adonis, capitaine Ropert.

Une lettre datée du 6 septembre, à bord d'un bâtiment de l'escadre devant Navarin, annonce que les escadres française et anglaise étaient devant ces parages; que conjointement les deux commandans ont signifié à Ibrahim-Pacha de cesser toute hostilité envers les Grecs qui avaient accepté la médiation des trois puissances, et ont ordonné à l'escadre égyptienne de ne faire aucun mouvement jusqu'à décision ultérieure. L'officier qui écrit cette lettre, croit pouvoir assurer qu'Ibrahim accédera à cette demande, et qu'il serait possible qu'il profitât de cette occasion pour revenir en Egypte.

Plusieurs bateaux espagnols sont arrivés de la côte près Barcelone; les capitaines et gens de l'équipage ont annoncé comme chose certaine que S. M. Ferdinand VII était entré dans cette ville le 8 du courant, sans aucune troupe espagnole, seulement avec sa maison composée de douze à quinze personnes et quelques officiers. Ils ont annoncé que le camp de Tarragone était pacifié; que l'on y avait laissé beaucoup de troupes pour contenir les séditeux; que tous les villages de la côte, depuis Barcelone jusqu'à Port-Vendre, étaient fort tranquilles; qu'il n'en était pas ainsi dans les montagnes où l'insurrection avait pris un caractère d'exaspération terrible. Au son du tocsin, tous les habitans valides sont obligés de prendre les armes, et les autres d'abandonner leur habitation. S'ils n'obéissent pas à cet ordre quand des bandes insurgées rentrent dans le village, on fusille ceux qui n'ont pas obéi, sans écouter aucune réclamation.

Des personnes qui paraissent bien instruites, attribuent le séjour du roi à Barcelone à deux motifs: le premier, qu'il veut faire un coup-d'état contre les apostoliques, avec l'assistance des troupes françaises, par un changement de système dans son gouvernement; le second, c'est qu'il ne se croyait pas en sûreté à Tarragone. C'est ce second motif qui paraît le plus

probable, et est assez accrédité par suite d'avis et lettres qui sont parvenus extraordinairement. On n'a point encore armé les nouvelles levées; on ne pense pas qu'on leur confiera des armes. Cependant on pourrait en avoir besoin; car jusqu'à ce jour les troupes royales qui ont passé l'Èbre, ne sont nombreuses que dans certains journaux.

— On lit dans le *Courrier de l'Ain*:

Le 10 octobre, à 2 heures après midi, un incendie a consumé une ferme située au Mont, commune de St-Jean-sur-Reyssouse, appartenant au sieur Guyard de St-Didier-d'Aussiat.

Le vent soufflait avec violence, et en un instant tous le corps de bâtiment sur une longueur de 80 pieds a été en feu. Le mobilier, les applis d'agriculture, les grains et toutes les récoltes ont été la proie des flammes. Le fermier était alors aux champs avec sa famille: le feu s'élevait déjà à une grande hauteur lorsqu'on s'en est aperçu, tous les secours étaient inutiles; les bestiaux se trouvant au pâturage ont seuls été sauvés; tout le reste est consumé. La perte entière est évaluée environ 8,000 fr. Cette grange n'était pas assurée.

On ignore encore la cause de cet incendie; il paraît que le feu a commencé par des fagots qui étaient placés contre le mur, suivant l'usage de la Bresse, et qui ont bientôt porté la flamme à la toiture.

Le lendemain 11, une pluie extraordinaire tombée à la suite de grands vents a enflé la rivière de Serein à Montluel, et jeté un instant l'effroi dans cette ville qu'elle menaçait d'une inondation. Les eaux se sont élevées à une hauteur prodigieuse et se sont répandues dans la ville de Montluel et dans les champs, où elles ont causé beaucoup de ravages. Le pont situé à l'entrée de Montluel n'offrant pas à leur course rapide un débouché suffisant, les parapets ont été bientôt emportés, et c'est à cet accident qu'on est redevable de ce que le dommage n'a pas été plus considérable.

La manufacture de M. Aynard a eu ses usines arrêtées et une partie de ses ateliers remplis d'eau.

Le même soir, la voiture publique des maîtres de poste de Lyon à Bourg a failli verser à la sortie de Montluel; mais un tas de fagots qui s'est trouvé heureusement placé en cet endroit a prévenu sa chute, et empêché le malheur qui pouvait en être la suite.

PARIS, 14 octobre 1827.

L'Europe est travaillée d'un mal dont les gouvernements sont atteints aussi bien que les peuples qu'ils régissent. Quand nous disons que c'est un mal, nous décidons implicitement la question sans le vouloir: notre intention, quant à présent, est de constater le fait sans le qualifier. Cet état singulier, que les uns regardent comme une maladie, et dont quelques autres félicitent la société, prend chez les gouvernements le nom de *ministérielisme*; on l'appelle chez les peuples *force d'inertie*. Cette force étrange consiste à ne rien concevoir qui choquerait trop ouvertement les sentimens les uns des autres, à ne rien entreprendre qui dérangerait le *statu quo* dont on s'accommode tellement qu'on ne se soucie ni de part et d'autre.

Voyez ce qui est advenu depuis douze ans en Europe des novateurs, des esprits remuans de tous les partis. En 1815, quelques-uns chez nous se sont mis en tête de pousser le pays dans des voies inconnues, ou plutôt oubliées, et que les siècles avaient cachées sous les ronces. La France, qui ne se souciait pas de ce dérangement ni d'aucun autre, s'est contentée d'opposer aux novateurs tout juste assez de résistance pour les arrêter sans détruire leur part d'influence sur la société. De son côté, le ministère de l'époque, répondant assez bien aux sentimens publics, se mit à gormander ceux que l'on croyait ses amis, sans faire trop de concessions à leurs adversaires.

Cette tactique fut amèrement critiquée: on l'appela de la trahison, de la bascule. On ne peut pas se dissimuler qu'une pareille politique ne devait satisfaire complètement personne; que, reposant sur la négation de tout système, elle devait choquer les esprits rigoureux et par conséquent systématiques; qu'elle était théoriquement défectueuse, et qu'elle annonçait chez les administrateurs du pays du savoir-faire bien plus que du savoir. Les raisonneurs ont dit à-dessus beaucoup d'excellentes choses: il en est une qu'ils paraissent avoir oubliée; c'est que le pays n'a point de système, point de doctrine commune; c'est que les raisonneurs eux-mêmes, pleins d'esprit et de verve lorsqu'ils attaquent ce qui existe, ne s'entendent plus lorsqu'il s'agit de reconstruire à neuf ce qui leur paraît mauvais aussi bien qu'à nous.

C'est cette anarchie intellectuelle qui affaiblit l'ascendant du pouvoir, comme elle énerve le crédit de l'opposition. Il est triste pour la société de voir l'opposition se consumer en efforts stériles; mais aussi ne sent-elle pas qu'il n'est donné à aucun pouvoir de la blesser profondément?

Que si de l'administration intérieure, nous passons à la politique étrangère, nous y voyons régner la même hésitation, la même aversion pour le changement, pour les résolutions décisives. Il faut bien que ceux qui aiment les coups d'état, les coups de théâtre diplomatiques, les partis vigoureux, se consolent:

« tout avorte aujourd'hui, tout se termine par des transactions qui n'ont rien de théâtral ni de poétique. Voyez l'Angleterre, elle a eu sa politique rétrograde, puis ses radicaux, puis l'administration Canning; aujourd'hui son système est mixte comme celui des autres monarchies, dans les proportions qui appartiennent à ce pays. Voyez la Péninsule: on a pu croire un moment que les partisans de la charte portugaise allaient révolutionner l'Espagne, comme on croit peut-être aujourd'hui que les agraviados vont bouleverser le Portugal. Ce qui reste dans ces deux pays de l'ancienne doctrine sociale y rend les guerres de parti beaucoup plus sérieuses que chez nous, où rien n'est sérieux; cependant, voilà les agraviados qui se racommodent avec leur roi Ferdinand; les partisans de la charte portugaise seront trompés, sans doute, dans leurs premières espérances; mais vous verrez que les absolutistes de Lisbonne ne tarderont pas à se plaindre de la mollesse de don Miguel.

Parlerons-nous de l'Orient, où depuis six ans on négocie? Vous croyez peut-être que le fanatisme ottoman et la foi chrétienne vont rappeler du temps passé les exploits des Tancred et des Saladin! Détrompez-vous: l'islamisme est en dissolution comme l'unité chrétienne. Un faible crépuscule de la civilisation de l'Europe a lui sur les rives du Bosphore: les janissaires ont pu être désorganisés; une armée, un système d'impôts, une police à l'euro péenne ont pu être établis chez le peuple le plus endurci contre toute espèce d'innovations. D'un autre côté, peut-il être question d'une ligue religieuse entre un cabinet catholique, un schismatique et un protestant? Ce sont des notes que l'on échange et non des boulets de canon.

Pour nous résumer, nous répéterons que l'Europe s'agit, se développe et s'avance peut-être vers une réorganisation plus parfaite, sous l'influence et à la faveur de l'anarchie intellectuelle qui domine les populations et les gouvernements. Cette anarchie a son bon côté, sans doute: elle désarme les haines, elle énerve la persécution. Là où on se serait brûlé jadis, on s'envoie aux galères; là où on se pendait, on se destitue: il y a certainement du mieux là dedans. Mais aussi convenons que sans but précis, sans système arrêté, ni de part ni d'autre, on n'avance pas, on ne sort pas du *statu quo*. On fait de l'opposition, comme on fait du gouvernement; on a l'air de jouer un rôle devant un public qui traite les affaires de la société comme une comédie.

(*Journal du Commerce.*)

Les journaux ont publié le tableau comparatif des revenus de la France; il en résulte que, comparés à l'année 1826, les revenus ont diminué, pendant les derniers neuf mois, de 7,755,000 f. Comparés à l'année 1825, il y a eu une augmentation de 856,000

Les principales branches du revenu qui ont diminué sont celles-ci: les douanes, 6,250,000 f.; boissons, 2,048,000 f.; diverses taxes, voitures publiques, navigations, 658,000 f.; enregistrement et hypothèque, 855,000 f.; la loterie royale s'est accrue au contraire de 2,262,000 f.

Un pareil tableau vient d'être publié en Angleterre.

Il en résulte, pour le trimestre finissant au 10 octobre, une augmentation dans les revenus de 605,787 liv. sterlings; les douanes se sont accrues de 555,978 liv.; le timbre de 150,279 liv.; et les recettes diverses de 211,352 liv.

— La petite ville de Lieurey (Bure), vient d'être témoin d'une fête industrielle qui a ouvert pour ses habitans une nouvelle ère de prospérité. Un des principaux fabricans de Rouen, frappé de l'inconvénient qu'apporte à la bonne fabrication des tissus, l'habitude de donner à façon à des ouvriers disséminés dans les campagnes, et qu'on ne peut ni guider ni surveiller, vient de fonder un atelier sous l'invocation de Saint-Louis, dans lequel sont réunis des tisserands exercés sous la surveillance de contre maîtres habiles et sous la sienne propre. Cette fondation doit améliorer considérablement les produits de la fabrique rouennaise qui, jusqu'aujourd'hui, n'ont de réputation que par leur solidité et leur bas prix, et créer une pépinière de bons ouvriers qui répandent dans les campagnes les bonnes pratiques de fabrication. Cet établissement est assez vaste pour recevoir le ménage et la famille de la plupart des ouvriers qu'il occupe.

— On écrit de Limoges, le 7 octobre:

« Aujourd'hui, vers trois heures de l'après-midi, un reste de poudre qui se trouvait dans un baril s'est enflammé, l'on ne sait comment, dans la caserne occupée par le 9^e régiment de dragons. L'explosion a été violente et les dommages considérables; deux planchers ont sauté; une croisée toute entière a été jetée à plus de deux cents pas dans la cour de l'hôtel de M. le général Proteau, commandant la division. Les deux vétérinaires du régiment et M. l'adjutant Bordra ont été cruellement mutilés. On craignait pour leurs jours. L'incendie eût pu faire de rapides progrès sans la promptitude des secours donnés par les dragons qui s'en sont rendus maîtres. »

— Nous avons annoncé l'expérience singulière qui devait être tentée par des Américains au saut du Niagara. Voici quelques détails à ce sujet. On verra par ce récit que les badauds des États-Unis peuvent fort bien le disputer à ceux des autres pays.

« 7 sept. — Depuis deux nuits je dors sur les planches, et cela dans une espèce de boîte à peine assez large pour la longueur de mon corps. Je ne crains pas d'exagérer en disant que

le nombre de personnes rassemblées hier pour assister à l'expérience de la descente du navire annoncé, s'élevait à 40 mille ! Dieu merci, l'épreuve est terminée : à deux heures, le schooner parut, entraîné par le courant et s'engagea dans le premier rapide ; soudain vous eussiez vu vergues et mâts emportés par le choc ; le pauvre chien se mit à hurler et les buffles à mugir de la manière la plus pitoyable ; les ours (car il y en avait deux), quoique gardant le silence, paraissaient tout aussi peu satisfaits de leur situation. Cependant le navire, après s'être balancé de manière à découvrir sa quille, reprit son équilibre et s'avança vers le second rapide ; là, même choc, mêmes désastres et même résultat. Les ours parurent alors se consulter un instant sur ce qu'ils avaient à faire, et se décidèrent fort sagement à abandonner leurs compagnons de voyage ; et nous eûmes le plaisir de les voir se jeter ensemble à l'eau, et, nageant vigoureusement, aborder sans autre accident au rivage. Les buffles, animés par l'exemple, ne tardèrent pas à l'imiter ; mais, au lieu de couper le courant, ils suivirent la dérive et disparurent bientôt avec la chute. Quant au chien, sa fidélité caractéristique ne l'abandonna point ; embarqué sur le navire, il voulut en partager le sort, et tous deux furent précipités..... Je n'ai pas besoin de vous dire le reste ; mais si jamais on me rattrape à pareille fête, je consens à faire moi-même partie de la prochaine cargaison. »

Nous lisons, dans un autre rapport, qu'arrivé au second rapide, le navire, après avoir été tour-à-tour arrêté et forcé à travers les passes de roches, se trouva retourné et continua ainsi à cheminer avec la poupe en avant, sa quille fut emportée à la moitié de la chute, et deux secondes après les débris même en avaient disparu.

— On vient de faire à Neustrelitz, en Prusse, l'expérience d'un appareil, pour empêcher les suites funestes des inhumations des personnes vivantes. L'inventeur, le conseiller de commerce Hesse, s'est fait enterrer à deux pieds sous terre, dans un cercueil fermé, auquel étaient adaptés deux tuyaux de fer-blanc probablement pour respirer, et d'autres à l'extrémité desquels était suspendue une cloche, à l'aide de laquelle il se mettait en rapport avec les assistants. Il resta deux heures dans cette position, et fut déterré en bonne santé, à l'échauffement près ; la chaleur qui était de 12 degrés au dehors, était montée à 19 dans le cercueil.

— En creusant le nouveau canal de Lille à Roubaix, on a trouvé dernièrement sur le territoire de Croix, à une profondeur de dix pieds, un squelette dont la tête touchait à un piquet fiché en terre, et près de ce squelette un couteau et un grand poignard. Aucun indice n'est venu jusqu'ici expliquer l'origine d'une si singulière inhumation.

— Un loup furieux vient d'exercer des ravages nombreux sur plusieurs points peu éloignés les uns des autres de l'arrondissement de Commercy (Meuse).

Le 3 octobre, ce loup pénétra dès le matin dans la cour de Girouet, le pont-levis se trouvait abaissé (la maison de ferme, celle du maître et les jardins sont ceints d'un large fossé rempli d'eau). Apercevant un cheval qui passait dans le verger, il courut à lui et le mordit cruellement. Le jour même, à dix heures du matin, l'animal, traversant la commune de Chouville, rencontra dans la rue le sieur Leclerc, et lui fit des blessures graves. Sorti du village, il se jeta avec impétuosité sur la femme Maury, qui arrachait des pommes de terre dans un champ, et lui abîma la tête.

A quatre heures du soir, le loup trouva sur le banc d'Ernecourt un enfant qu'il terrassa et mit dans un état affreux. Sans un laboureur qui est venu au secours avec son chien, l'enfant eût péri sur place. Ce chien attaqua hardiment l'ennemi, mais le combat lui devint funeste, car il y périt.

La bête féroce entra vers huit heures du soir, le même jour encore, dans le village de Gimécourt, la femme Vannet filait de la laine au clair de la lune, devant sa maison qui est au bas d'une rue et voisine des prés ; le loup sauta à sa figure, lui arracha la peau du front, la renversa et la couvrit de blessures au visage, aux reins, aux genoux. Cependant les cris de la malheureuse femme sont entendus de sa belle-sœur, qui accourt, frappe l'animal et le chasse. A bien peu de distance de là, le loup saisit une petite fille de huit ans, qui était au bord de la prairie ; la prenant par la tête, il la traîne l'espace de 10 à 15 mètres. Plusieurs personnes se rendent au lieu d'où partent les gémissements de cette enfant. Barbe Vannet, cette fille courageuse qui avait déjà lutté contre l'animal, arrive la première, et, munie d'une pelle de fer, elle lui arrache sa proie. Le père du village, accompagné de sa fille, armés l'un et l'autre d'un fort bâton, et soutenus par un vigoureux chien, eurent bientôt à se défendre eux-mêmes. Le loup attaqua le père qu'il ne put aborder, son bâton était manié avec trop de force et d'adresse. Le combat dura environ cinq à six minutes, et ce ne fut que lorsqu'il vit arriver du monde en foule, que l'animal se décida à partir.

Le jeudi 4 octobre, le loup arriva à Savonnières à quatre heures du matin : quatre chevaux, trois ânes, une vache, trois moutons, une chèvre, deux porcs, un chien, des poules, etc., en tout soixante-dix animaux quadrupèdes ou volailles mordus, ont été ses victimes. Ce qui est plus déplorable, c'est qu'il a mutilé plus ou moins sept personnes (trois hommes et quatre fem-

mes). Enfin un jeune homme, conserit de la dernière levée, atteignit l'animal d'un coup de pistolet, et le sieur François Marchal le tua dans une loge à porcs, où il s'était réfugié.

Dans le nombre des personnes défigurées à Savonnières par l'animal, sont Jeanne Floquet, mère de six enfans ; une fille de cette femme, âgée de dix-huit ans ; George Pérot, âgé de trente-six ans, père de trois enfans ; Nicolas Champenois, âgé de cinquante-cinq ans, père de quatre enfans ; Julie Marchal, âgée de seize ans, entièrement méconnaissable ; etc.

L'animal ayant été apporté à Saint-Michel, on y a procédé à l'ouverture de son corps. Sa taille était ordinaire, la tête pourtant avait beaucoup de grosseur ; on juge qu'il avait deux ou trois ans. Le duodénum se trouvait enflammé ; l'estomac ne contenait qu'environ une poignée de chien-dent à peine macéré ; il y avait quelques désordres dans divers viscères, etc. On aime à croire que ces symptômes n'annoncent pas l'hydrophobie ; mais on n'emploie pas moins les moyens indiqués pour prévenir l'invasion de cette horrible maladie.

EXTERIEUR.

ILES IONIENNES.

Corfou, 23 septembre.

M. Sutton Cochrane, cousin de l'amiral, a apporté la nouvelle du débarquement qui a eu lieu à Navarin de 4000 fantassins arabes et 500 hommes de cavalerie. Il ajoute que l'amiral anglais a réuni ses forces, et qu'il croise devant Navarin. Enfin il assure que plusieurs bâtimens anglais étaient partis pour Constantinople, Smyrne et d'autres places, afin d'embarquer l'ambassadeur et les consuls anglais.

L'escadre française est arrivée à Milo pour s'y pourvoir de pilotes expérimentés et propres à naviguer dans l'Archipel. Cette escadre se réunira à l'escadre anglaise dans les eaux de Navarin. L'escadre russe suivra la même direction lorsqu'elle sera arrivée. Il semble que les opérations des trois escadres se bornent, pour le moment, à ne pas permettre que la flotte turco-égyptienne fasse aucune opération ni aucun mouvement, et même à l'empêcher de sortir, sous aucun prétexte, des ports où elle se trouve. En effet, il y a quelques jours qu'une frégate tunisienne, appartenant à l'escadre égyptienne, était sortie de Navarin ; mais une des frégates anglaises qui bloque ce port lui donna l'ordre de rentrer. Le tunisien dédaignant cette invitation, tenta de continuer sa route, mais les anglais commencèrent le feu, et après quelques coups de canon, le tunisien se décida à rentrer dans le port.

Une barque arrivée le 21 septembre, des eaux de Missolonghi, nous a annoncé que l'escadre grecque bombardait Vassilidi. Le 26 septembre, on apprit de Ste-Maure que Vassilidi était pris, ainsi que Missolonghi et Anatolico. Cette nouvelle, quoiqu'elle paraisse prématurée, n'est cependant pas improbable ; puisque Vassilidi une fois emporté, les albanais qui gardaient les deux dernières places, craignant qu'on ne leur coupe toute communication, auront naturellement cherché leur salut dans la fuite. On sait au reste depuis long-tems que les albanais ne cherchent qu'un prétexte pour abandonner ces contrées où ils manquent de vivres et de paye.

— On lit dans la Gazette d'Augsbourg :

« Des nouvelles de Zante, du 25 septembre, annoncent que l'amiral Codrington, qui est devant Navarin avec sa flotte, a sommé Ibrahim-Pacha de ne faire dans ce moment aucune entreprise militaire avec l'expédition arrivée d'Alexandrie. Quoiqu'Ibrahim-Pacha et le capitana-bey aient, dit-on, répondu qu'ils ne recevaient des ordres que de Constantinople, il est incontestable que la présence de l'escadre anglaise empêchera l'expédition d'attaquer Hydra comme elle en avait le projet. Ibrahim-Pacha a envoyé quatre Tartares à Constantinople pour faire connaître à la Porte la sommation de l'amiral anglais, et on est très-curieux de savoir quelle résolution prendra le gouvernement turc en apprenant cet événement, qui annonce d'une manière positive le commencement de l'intervention.

« En attendant, il paraît certain que les flottes réunies bloquent Navarin très-rigoureusement ; car une frégate tunisienne, qui avait voulu sortir, a été obligée, à coups de canon, de rentrer. Quand à lord Cochrane, il continue ses opérations, et il a pris Anatolico et Vassilidi. Le 18 septembre, l'escadre russe est arrivée à Napolé de Romanie, et a été reçue par les Grecs avec le plus vif enthousiasme.

« Telles sont les nouvelles que nous avons reçues ; elles sont très-importantes, si elles se confirment ; car elles ne laisseraient plus aucun doute sur les véritables intentions des alliés, et les hostilités seraient déjà commencées. »

TURQUIE.

Constantinople, 18 septembre.

Les drogmans des missions française, russe et anglaise se sont encore rendus le 9 de ce mois chez le reis-essendi pour tenter d'en obtenir une réponse plus favorable que la dernière ; mais leurs efforts ont été vains. La Porte persiste dans ses refus. A Pétra, cependant quelques personnes se flattent toujours qu'on n'en viendra pas aux dernières extrémités, et que le gouvernement turc sentira lui-même qu'il est peu en état de résister aujourd'hui aux trois puissances. D'un autre côté, il n'est guère probable que ces puissances fassent de nouvelles concessions, ou qu'elles modifient les mesures exécutives déjà annoncées. On n'a point oublié la déclaration de la Russie, portant qu'au besoin elle se chargerait à elle seule de la pacification de la Grèce. La France et l'Angleterre ne voudront sans doute point lui abandonner exclusivement cette œuvre, et maintiendront énergiquement le traité du 6 juillet. Les espérances qu'on a fait concevoir au Grand-Seigneur d'une désunion prochaine entre les trois puissances pourroit bien ainsi être trompée.

ESPAGNE.

Barcelonne, 4 octobre.

La junte des agraviados a quitté Manresa, et s'est transportée à Vich. Vilela a quitté Puycerda, et s'est également dirigé sur Vich. Le gouver-

neur Perales a repris son commandement. Il va être rejoint par la garnison qui a partagé sa mauvaise fortune. Les habitans qui avaient jugé à propos de s'expatrier, s'empresent aussi de regagner leurs foyers. Au moment où les agraviados évacuaient Puyceda, l'alcade s'acheminait vers la France ; mais, étant arrivé près du village d'Enveigh, il fut arrêté par plusieurs jeunes gens de cette ville, qui l'y conduisirent. On trouva sur lui cent quadruples.

A Figueres, le gouverneur a désarmé les volontaires royalistes. Le tocsin a sonné à Figueres pendant presque toute la journée du 5 de ce mois, afin d'engager les habitans du voisinage à s'unir à ceux de Figueres, pour marcher contre les agraviados.

Deux *mozos del Escuadra* (sorte de gendarmes), porteurs de dépêches pour l'évêque et le gouverneur de Gironne, ont été arrêtés à moins d'un quart-d'heure de cette ville, avant de parvenir à leur destination. Ils voyageaient par la diligence de Perpignan.

La veille, trois individus de la même classe, qui voyageaient également par la diligence, pour se rendre à la Junquera, lieu de leur destination, ont été arrêtés, sans qu'il ait été rien dit aux autres voyageurs qui étaient Français.

On assure qu'un chef de bande, nommé Vidal, a révélé au roi toute la conspiration, et lui a remis des papiers de la plus grande importance.

— Nous savons que le col Balagner était occupé par les rebelles au moment où le roi a traversé ce passage difficile. La voiture de S. M. était placée au milieu de sept bataillons, que commandait le comte d'Espagne. Par un mouvement combiné, le général Masou, parti de Tarragone, devait se trouver avec ses troupes au col de Balagner, au moment où le roi s'y présenterait. L'escorte de S. M. est arrivée la première, et quelques coups de fusils furent tirés sur l'avant-garde. Dès que le roi entendit le feu, il descendit de voiture, monta à cheval, et tirant l'épée, il se mit à la tête des bataillons qui chargeaient les rebelles : ceux-ci ne tinrent pas un instant, et se débandèrent dans toutes les directions. L'exemple donné par S. M. a exalté les troupes, et cet acte de courage a fait sur les esprits une sensation qui influera beaucoup sur les affaires de cette province.

P. S. Nous apprenons à l'instant, et d'une manière positive, que des chefs rebelles se sont présentés sur divers points aux autorités, et ont fait leur soumission. D'un moment à l'autre, on attend S. M. à Barcelone : sa présence excitera le plus vif enthousiasme dans la population de cette ville.

VARIÉTÉS.

DE L'ÉDUCATION DES SOURDS-MUETS DE NAISSANCE,

Par M. de Gérando (1).

Pour pouvoir apprécier l'ouvrage de M. de Gérando à sa juste valeur, il est nécessaire de tracer le tableau de l'art au moment où il en a fixé la théorie. Jusqu'à présent l'art d'instruire les sourds-muets n'avait encore été soumis à aucune règle constante, et n'était appuyé sur aucune base solide ; en un mot, il manquait de méthode générale ; chaque institution, chaque instituteur s'en créait une spéciale, et, au lieu de tendre à un but commun, de réunir en faisceau les lumières, les découvertes diverses ; d'en déduire les principes et les laisser à la disposition de tous ceux qui voudraient concourir au même bien ; chacun rejetait comme absurde tout ce qui s'écartait de la voie qu'il s'était frayée, et souvent la couvrait du voile du mystère, de crainte que d'autres ne participassent à sa gloire, ou ne s'en attribussent le mérite. C'est ainsi que la vanité se glisse quelquefois dans les actions les plus louables en elles-mêmes, et qui semblent n'être inspirées que par la seule charité. De cet esprit de secte qui a dominé presque tous ceux qui ont entrepris d'instruire les sourds-muets, il est résulté que les méthodes dont ils faisaient usage restaient inconnues les unes aux autres, ou du moins ne se perfectionnaient jamais par leur influence réciproque, et souvent elles disparaissaient avec leurs inventeurs. Quel service immense M. de Gérando n'a-t-il pas rendu à tous les amis des sourds-muets, aux sourds-muets eux-mêmes, en faisant connaître les divers systèmes d'enseignement, en les comparant entre eux, en traçant une route méthodique ! Mais que de recherches l'auteur a dû faire pour former l'histoire de l'art, pour réunir tous ces documens épars ! Il ne suffisait pas de les rassembler, de les coordonner entre eux ; il fallait encore les dépouiller de tout ce qu'ils avaient d'arbitraire, de tout ce qui tenait en eux à l'esprit de secte ; il fallait que l'auteur se garantît surtout des nombreux préjugés qui pesaient sur l'infortuné sourd-muet et qui l'excluaient presque du rang des créatures intelligentes. Une étude approfondie de l'état naturel de cet être disgracié, une connaissance parfaite de l'esprit humain, de la génération des idées, pouvaient seules triompher de tant d'assertions erronées qui avaient prévalu jusqu'à ce jour (2).

La première partie de l'ouvrage de M. de Gérando, est consacrée à l'examen de l'état moral et intellectuel du sourd-muet avant son instruction, du développement naturel des idées ; à tracer le point de départ dans son éducation, à en marquer le but, à indiquer les voies qui y conduisent plus directement. Cette partie seule est un traité complet de philosophie. Avec quelle pénétration, quelle précision l'auteur décrit les phénomènes de l'intelligence, représente l'homme avec toute la puissance de ses facultés ! comment, réduit à sa capacité, il avance à pas lents ; comment, privé du secours des langues, de ce magnifique dépôt de toutes les connaissances humaines, il est reporté au premier âge du monde ; comment il se forme ensuite ses idées, les développe, se crée peu à peu un

(1) Deux volumes in-8° ; à Paris, chez Mcquignon l'aîné père, éditeur ; chez Sautetet et Comp° ; et à Lyon, chez les principaux libraires.

(2) Il est bien remarquable que c'est dans une science philosophique seule que l'auteur a puisé les vrais fondemens de l'art, et que sous ce rapport il n'est point sorti du cercle habituel de ses travaux, puisque cet ouvrage est éminemment philosophique.

langage qui sert de soutien, d'appui à sa pensée ; comment enfin les langues artificielles aident l'intelligence, hâtent ses progrès, l'enrichissent des découvertes, des sciences de tous les siècles précédents !

La seconde partie, qui renferme l'histoire de l'art depuis sa naissance jusqu'à nos jours, offre les recherches les plus curieuses. On est étonné de voir que cet art qui est encore au berceau par le vague qui y règne, les nombreux préjugés qui y sont attachés, remonte cependant jusqu'au 16^{me} siècle ; on est surpris encore quand on apprend que notre France, qui a toujours été si féconde en établissemens de bienfaisance, fut la dernière à s'occuper de l'instruction des sourds-muets. L'auteur avec une clarté, une sagacité remarquables, expose tous les systèmes d'enseignement, met au jour tous les écrits propres à répandre quelques lumières, en fait connaître dont on n'avait pas même soupçonné l'existence, donne l'analyse de chaque procédé, tout avec cette impartialité qui convient à l'écrivain judicieux ou l'homme de bien qui ne voit qu'un but, celui de produire un ouvrage utile.

La troisième et dernière partie, est le résultat de la seconde ; elle traite du mérite respectif des divers systèmes et du perfectionnement dont ils sont susceptibles. C'est ici encore que se déploie tout le talent de l'érudit, du savant, et l'âme d'un bienfaiteur de l'humanité. Chaque moyen de perfectionnement, de simplification y est indiqué. On regrette que l'auteur n'ait pas fait un pas de plus, qu'il ait mis trop de réserve dans ses opinions. On désirerait qu'il eût tracé d'une manière plus distincte, plus exclusive, la route qu'il convient de choisir ; mais il a ouvert la voie, il ne s'agit plus que de savoir la poursuivre, de se servir des moyens qu'il met entre les mains du praticien pour atteindre au but.

Cet ouvrage, le seul qui existe de ce genre, manquait essentiellement à l'art ; il y fait époque, il l'érige en science ; il n'est plus permis maintenant aux instituteurs de suivre tel ou tel système d'une manière exclusive, de s'en montrer l'apologiste ; la part a été faite à chacun, le bon et le mauvais côté ont été démontrés, les vrais fondemens de la science ont été jetés ; un point les reconnaître, serait s'opposer à des progrès, et compromettre le sort des infortunés sourds-muets, puisque, sans éducation, ils seraient privés des plus éminentes prérogatives qui constituent la dignité de l'homme et qui fondent son bonheur.

AVIS.

VINGT FRANCS A GAGNER.

On a perdu, dimanche matin, 14 octobre, dans le chemin qui est avant le pont d'Oullins et qui conduit à Pierre-Bénite, une montre en or à collier, chaîne en acier, tressée, et c'est en or avec pierre blanche. La boîte pèse 16 deniers, à cuvette guillochée, portant sur cuvette et platine le nom de Jubilé Chapuis, à Genève. On prie ceux qui l'auront trouvée de la remettre à M. Reyst, horloger, place du Plâtre, à Lyon, chargé de donner la récompense.

Il partira fin courant, de Marseille pour Bahia, le superbe trois mâts, neuf, *Lorefind*, de 500 tonnaux, doublé et chevillé en cuivre, capitaine Grandaud, Danois : ce navire a des emmenagemens très-vastes et très-commodes pour les passagers. S'adresser pour fret et pour passage, à M. St-Luce, commandataire à Marseille, ou à MM. Berlioz frères, à Lyon.

Le dépôt de la pommade anti-ophtalmique de la veuve Farnier de St-André, de Bordeaux, pour les maux d'yeux et des paupières, se vend toujours chez M. Izbert, quincaillier, rue St-Dominique, n° 8.

On lit dans la *Pandore*, à la date du 8 octobre : « Un M. Montaigne, habitant de Lyon, écrit au *Précurseur*, journal de cette ville, qu'au moyen des procédés de la Calligraphie, il vient d'apprendre à écrire, en trois jours : les incrédules attendront, sans doute, pour être convaincus, que Montaigne ait publié ses essais. »

On répond à la *Pandore* : le sieur Montaigne n'a pas dit qu'il avait appris à écrire, mais qu'il avait changé, en trois jours, du 25 au 28 septembre, une très-mauvaise écriture, en une belle écriture anglaise, au moyen de la méthode calligraphique, inventée par M. Bernardet. On invite les incrédules à se donner la peine de venir, rue St-Dominique, n° 5 ; on mettra sous leurs yeux les *essais* du sieur Montaigne, avec des circonstances et autorités telles qu'il ne restera pas le moindre doute, même aux plus obstinés.

L'autre Montaigne, lorsqu'il publia ses *essais*, n'aurait pas inspiré une grande confiance à ses lecteurs, s'il n'avait été plus exact que la *Pandore*, dans ses nombreuses citations.

On mettra aussi sous les yeux des incrédules cent exemples de succès du même genre, obtenus à Lyon, en six ou huit jours, par la Calligraphie ; mais le sieur Montaigne recevait deux leçons par jour, tandis que les autres n'en prenaient qu'une, CR. AMPÈRE.

SPECTACLES DU 17 OCTOBRE. GRAND THEATRE PROVISOIRE.

L'AGIOTAGE, comédie. — LE PETIT MATELOT, opéra. — LES DEUX JALOUX, opéra.

PRIX COURANT DES HUILES AU MARCHÉ DE LILLE. — 11 octobre.

	Graines.		Huiles.		Tourteaux.	
	F. C.	à F. C.	F. C.	à F. G.	F. C.	à F. C.
Colza	22 »	29 »	95 75	95 »	12 »	» »
Olliettes	22 »	21 »	88 50	» »	9 25	9 50
— de bon goût.	» »	» »	88 50	89 »	» »	» »
Lin	21 »	25 »	89 »	» »	16 »	» »
Caméline	20 »	22 »	89 »	88 50	11 »	» »
Chanvre	12 25	15 25	95 50	» »	11 »	» »
Huile épurée pour quinquets, l'hectolit.	101 75	101 »				
reverbères.... idem	99 75	99 »				
Voitures pour Paris..... la tonne	9	»				

